

L'OMERTA AUTOUR DE LA PLACE DE L'ASEXUALITÉ SUR NOS ÉCRANS

Le saviez-vous ? L'asexualité, orientation sexuelle consistant par définition à ne pas avoir d'attraction sexuelle pour autrui, appartient au mouvement LGBTQ+. Son initiale se cache derrière le signe mathématique qui accompagne fréquemment l'abréviation utilisée pour parler des minorités sexuelles. Représentée par sa première lettre, elle n'apparaît pourtant que trop rarement dans cet acronyme. Un A qu'on retrouve symboliquement au début du mot "absence", celle d'une représentation dans le paysage télévisuel. **Par Paul Gombert**



Si les années SIDA ont entraîné une prise de conscience collective – certes parfois erronée – de l'homosexualité dans les années 80-90, le nouveau millénaire, et la dernière décennie en particulier, ont marqué un véritable tournant dans la façon de représenter les minorités sexuelles à l'écran. Début 2000, des séries telles que *Queer as Folk*, *The L Word* ou encore *Angels in America* ont fait parler d'elles à travers le monde. Portés par cet élan, les créateurs et scénaristes se sont libérés des normes de fiction hétérosexuelles en place en mettant en lumière de nombreux personnages *out* dans leurs œuvres. *Grey's Anatomy*, *Modern Family*, *Glee*... Autant de séries désormais cultes qui ont donné vie, entre autres, à Callie Torres, Arizona Robbins, Cameron Tucker, Mitchell Pritchett, Kurt Hummel ou encore Blaine Anderson.

En 2015, John Landgraf, le patron de la chaîne américaine FX, théorise le concept de *Peak TV*, comparant les 400 séries diffusées sur le sol américain cette année-là à un

pic historique. Depuis, ce chiffre n'a cessé de s'accroître, atteignant les 532 séries en 2019. Une quantité vertigineuse mais avantageuse pour la cause LGBTQ+. Disséminés çà et là au sein de la masse de shows développés, certains programmes ont su tirer leur épingle du jeu en offrant une représentation plurielle au mouvement arc-en-ciel. *Orange is the New Black* en 2013, *Looking* et *How to Get Away with Murder* en 2014, *Sense8* en 2015, *Dear White People* en 2017 ou encore *The Bisexual* en 2018... Selon le rapport "Where We Are on TV" de l'association GLAAD (Gay & Lesbian Alliance Against Defamation) publié en novembre dernier, un cap de représentativité a même été dépassé cette année. Sur l'ensemble des chaînes hertziennes et câblées américaines, 335 personnages LGBTQ récurrents ou ponctuels ont été comptabilisés. Du jamais vu. Mais le point d'orgue de tout cela a sûrement été atteint le 23 septembre 2019. Au cours de la 71^{ème} cérémonie des Emmy Awards – l'équivalent des Oscars de la télévision –, Billy Porter est devenu le premier homme noir ouvertement gay à remporter une statuette dans la catégorie "Meilleur Acteur dans une série dramatique" pour son rôle dans la série *Pose*, qui explore la sphère américaine du *voguing* à la fin des années 80. Dans son discours, l'acteur et chanteur de cinquante ans le clame haut et fort : « *J'ai le droit d'être ici. Vous avez le droit. Nous avons tous le droit.* » Un cri du cœur sincère adressé en particulier à toute la communauté LGBTQ+. Et pourtant, au sein-même du mouvement, les personnes asexuelles attendent patiemment leur heure de gloire télévisuelle.

L'asexualité, le vilain petit canard LGBTQ+ ?

« *En termes de population, l'asexualité est moins représentée que l'homosexualité. Je pense que la question de la représentation des mouvements concernés joue pour beaucoup. L'hétérosexualité reste majoritaire mais forme une sorte de trio avec l'homosexualité et la bisexualité. L'asexualité est venue tardivement, après les autres mouvements.* » Une minorité parmi les minorités. Voilà comment Sébastien Garnero, docteur en psychologie et sexologue, présente l'asexualité. Et pour cause, un pourcentage évocateur, issu d'une étude de 2004 faite par le psychologue canadien Anthony Bogaert, colle à la peau des personnes asexuelles. Elles représenteraient 1% de la population mondiale. Au-delà du cercle médiatique, c'est donc avant tout d'une sous-représentation sociale dont souffre cette orientation sexuelle et du silence que semble s'imposer la plupart des personnes concernées.



© Anna Gong/Chronicle

« *Historiquement, les gays et lesbiennes ont commencé à faire parler d'eux parce qu'ils avaient une vie qu'il fallait protéger. Ils avaient des désirs, ils voulaient aller en soirée, pouvoir rencontrer des gens, pouvoir être en couple... Ils se sont battus pour ces droits. Il n'y a pas de revendication à avoir pour l'asexualité, si ce n'est être traité comme des personnes normales.* » Journaliste indépendante, Aline Mayard écrit régulièrement sur

diverses thématiques culturelles au travers du prisme LGBTQ+. Ouvertement asexuelle, elle observe depuis des années l'écart de représentation de son orientation

sexuelle vis-à-vis de celle des autres minorités, bien plus médiatisées. « *Il n'y a pas les mêmes besoins de visibilité. Les quelques personnages asexuels qu'on peut voir sont invisiblement asexuels. De fait, ils n'ont pas envie de rapports sexuels et comme c'est une non-envie, ils ne vont pas se battre pour ça. On ne met pas en scène une non-envie. Elle n'existe pas puisque c'est une négation du désir. Du coup, les gens et les personnages asexuels ne sont pas visibles.* » Mais avant même de chercher à gagner cette visibilité, faut-il encore que ces personnages existent.

Une figure de proue et puis c'est tout ?

Disons-le clairement, les personnages asexuels représentés à la télévision sont une espèce rare d'ores et déjà en voie de disparition. Le rapport "Where We Are on TV" de GLAAD indique qu'en 2019, un seul personnage asexuel est apparu à l'écran : Todd Chavez dans la série *BoJack Horseman*. Diffusé depuis 2014, le show créé par Raphael Bob-Waksberg est devenu en quelques saisons le refuge de nombreux sériephiles, en particulier asexuels. L'intrigue principale de la série tourne autour des déboires de BoJack Horseman, une ex-vedette du petit écran qui tente tant bien que mal d'apporter un second souffle à sa carrière. Néanmoins, ce sont les péripéties d'un personnage secondaire, Todd, qui ont également fait le succès du programme produit par Netflix. Avec son bonnet jaune, son sweat à capuche rouge et sa barbe mal rasée, ce joyeux luron a d'abord séduit le public par sa naïveté presque infantile et sa force comique indéniable. Puis sans crier gare, Todd a pris une épaisseur dramaturgique inattendue au cours de la troisième saison en évoquant, sans utiliser de terminologie précise, son asexualité. Dès la saison suivante, le jeune homme met enfin un mot sur son orientation sexuelle lors d'une discussion avec son comparse BoJack. Depuis ce coming-out, Todd bénéficie d'un capital sympathie immense au sein de la communauté ace (diminutif couramment utilisé pour parler de l'asexualité, ndlr).



Il existe une poignée d'autres personnages asexuels à la télévision. Selon toute vraisemblance, le tout premier à avoir été caractérisé comme tel est apparu en 2003 dans le *Late Late Show* de la chaîne CBS. Incarné par Craig Kilborn, le personnage de Sebastian était intervenu à quatre ou cinq reprises sous la forme d'une pastille humoristique intitulée "*Sebastian: The Asexual Icon*". Une première représentation télévisuelle vite oubliée et peu appréciée en raison d'un manque de connaissances évident sur le sujet, rendant le personnage extrêmement stéréotypé. Il faut ensuite attendre 2007 et le personnage de Gerald Tippet dans le *soap opera* néozélandais *Shortland Street* avant de revoir une figure asexuelle dans un programme télévisé. Aux États-Unis, la période de disette a même été plus longue. Ce n'est qu'en 2010, dans la série méconnue *Huge*, que le personnage de Poppy fait part, le temps d'une scène, de son asexualité.

Durant la dernière décennie, la représentation asexuelle s'est faite plus régulière au travers de personnages aux différentes facettes. Varys, le très stratège eunuque dans *Game of Thrones*, Raphael Santiago, le chef des vampires de New-York dans *Shadowhunters* ou encore Valentina "Voodoo" Dunacci, une amusante ambulancière dans *Sirens*. Aline Mayard, quant à elle, a son petit chou : « *J'aime beaucoup Brad dans Faking it. C'est une série complètement ridicule que personne ne connaît en France. L'action se passe dans un lycée où tout est inversé et où faire partie d'une minorité, en particulier sexuelle, c'est cool. Ici, les quarterbacks et les cheerleaders sont les losers. Brad représente l'idée du "token asexual" (l'asexuel de service, ndlr), comme on a actuellement l'ami gay récurrent dans les séries.* »

Le triste constat français

Le néant, ou presque... C'est le discours catastrophiste que l'on peut tenir en analysant la représentation des personnages asexuels dans nos productions sérielles maison. Rien d'étonnant vu le retard global dont pâtit notre pays face aux œuvres américaines ou même britanniques concernant l'image LGBTQ+. Pour rappel, il a fallu attendre 2005 pour voir le premier baiser homosexuel dans une série française, soit près de quinze ans après les États-Unis, qui avaient franchi cette étape en 1991 avec le baiser entre deux femmes dans *La Loi de Los Angeles*. Et que penser en apprenant que Jonas Ben Ahmed, le premier acteur transgenre casté dans une série française, ne l'a été qu'en 2018 ? Alors que pendant ce temps-là, outre-Atlantique, dix-sept artistes trans apparaissaient à la télé, dont cinq rien que pour la première saison de *Pose*.

En France, le premier baiser gay et Jonas Ben Ahmed partagent néanmoins un point commun : *Plus Belle la Vie*. Régulièrement moqué, le programme quotidien de France 3 peut se targuer d'être une série pionnière en termes de représentativité. Ce fut notamment le cas pour le mariage homosexuel et... l'asexualité. Olivier Szulzynger, auteur et directeur de collection pour la série de 2006 à 2014, se souvient : « *C'était dans un épisode en 2012, avec le personnage de Léa. C'était une toute jeune fille. On comprenait qu'elle refusait les rapports physiques, qu'elle se cherchait sexuellement. Mais son traitement a quelque peu été biaisé puisqu'elle se disait asexuelle pour justifier le fait de vouloir rompre avec Jonas et pour cacher avant tout son désir pour les femmes.* » Quelques épisodes plus tard, Léa finira effectivement par se mettre en couple avec une autre fille de son âge, Cristal. Si ce personnage est donc loin d'être le porte-étendard qu'aurait pu espérer la communauté ace francophone, elle aura au moins eu le mérite d'avoir ouvert les yeux à de nombreux téléspectateurs. « *Le soir-*

même, on a remarqué un pic de recherches sur Google (121 000 vues avaient été comptabilisées sur la page Wikipédia dédiée, ndlr) pour savoir ce que pouvait être l'asexualité » se rappelle l'homme aujourd'hui à la tête d'Un Si Grand Soleil.

À ce jour, *Plus Belle la Vie* a évoqué la thématique asexuelle à trois reprises. Les deux autres sont survenues en 2015 et 2018 via les personnages de Rémy et Antoine.

Représenter l'asexualité, un véritable casse-tête ?

Comment montrer en image l'absence d'attraction sexuelle ? Comment mettre en scène avec justesse la non-action souvent liée à l'asexualité ? Olivier Szulzynger cherche encore la réponse : « *On a du mal à trouver des histoires et à incarner l'asexualité à l'intérieur de ces histoires car dans une fiction, on a envie de montrer des personnages qui agissent et qui désirent.* » À cela, Aline Mayard répond : « *L'asexualité n'exige pas de complètement arrêter de mettre des histoires de cœur ou de sexualité dans une série. On peut en parler sans tomber dans le cliché du néant affectif.* » La journaliste a même des idées bien précises en tête : « *J'aimerais voir un personnage asexuel qui essaie de trouver l'amour et qui se tape tous les problèmes que peut engendrer le fait de ne pas être attiré sexuellement par les gens, de ne pas réaliser par qui on est attiré de manière générale, de devoir en parler dès le deuxième rencard... Et j'aimerais avant tout qu'il soit capable de rire de son asexualité. On peut également s'intéresser à des couples qui existent depuis longtemps.* »

Cette question de l'asexualité au sein du couple est une notion à laquelle Charline, une jeune étudiante asexuelle de 22 ans, a été confrontée et qui lui a fait prendre conscience de son orientation sexuelle. « *Durant mon adolescence, je voyais bien que j'étais différente par rapport aux autres mais je me sentais très bien comme ça. Je n'avais pas de désir et ça m'allait très bien.* » Plus tard, dans le cadre de ses études, Charline part au Japon et y rencontre son compagnon actuel, sexuellement actif. « *Je n'avais pas d'expérience. Je me disais que c'était normal que ça ne se passe pas bien les premières fois et que ça viendrait avec le temps. Au bout d'un moment, on voyait clairement tous les deux que quelque chose n'allait pas. On en a pas mal discuté mais c'est moi qui lui ai dit que je m'étais renseignée et que j'étais asexuelle.* » Le couple a su trouver un équilibre et s'imposer des compromis nécessaires pour continuer à avancer ensemble. Charline attend désormais de découvrir une série qui reflèterait avec réalisme les méandres sentimentaux qu'elle-même a pu connaître avec son copain.

Les consultants asexuels prêts à entrer dans la danse

Et si – au grand dam des scénaristes du monde entier – la formule magique pour écrire correctement un personnage ace était de demander directement conseil aux personnes concernées ? Charline y croit dur comme fer et est loin d'être la seule : « *C'est important de parler avec des gens qui savent de quoi ils parlent pour que ce soit plus vrai à l'écran. Sinon on peut trop vite partir dans l'amalgame et passer complètement à côté.* » Aline Mayard va dans ce sens. Pour elle, demander l'aide d'un consultant asexuel reviendrait presque à dire que l'eau, ça mouille... C'est une évidence. « *Les séries Shadowhunters et BoJack Horseman ont fait appel à des consultants, ce qui explique que les personnages (de Raphael et Todd, ndlr) étaient très bien écrits. Si on regarde Euphoria, c'est une série qui a été écrite avec une*

consultante trans et dans laquelle un personnage est incarné par une actrice trans (Hunter Schafer, ndlr). C'est en cela que la série fonctionne. C'est grâce à la réussite de ces détails qu'on arrive à trouver une sorte d'universalité. »

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Olivier Szulzynger affirme l'inverse : *« Je pense que l'asexualité n'a pas besoin de consultant. »* L'ancien chef des scénaristes de *Plus Belle la Vie* se justifie : *« Je connais bien le sujet puisque j'ai publié en 2008 un livre de témoignages sur le sujet. J'ai travaillé pendant un an avec David Fontaine, un journaliste du Canard Enchaîné, qui a fait une enquête là-dessus. »* Suffisant pour se passer de l'aide d'une personne asexuelle ? Possiblement. Encore aurait-il fallu que l'ouvrage évoqué cerne réellement la question. Intitulé *No Sex Last Year*, le livre regroupe douze entretiens de personnes s'exprimant sur des périodes d'abstinence plus ou moins longues, instaurées par choix ou subies en raison d'un évènement marquant dans leur vie.



« Les gens asexuels ne sont pas des animaux de cirque au même titre que l'homosexualité n'est pas une maladie. Ce serait stigmatisant de penser qu'il faut un consultant pour raconter une histoire entre deux hommes ou deux femmes. Tout comme il n'y a pas de consultant hétérosexuel. » explique Olivier Szulzynger. Selon lui, l'utilisation de ces conseillers dépend vraiment des cas de figure : *« Dans Un Si Grand Soleil, on a fait une histoire sur l'antisémitisme et on avait un consultant sur le judaïsme. On a également eu une histoire complexe de viol refoulé pour laquelle on a eu des consultantes psychologues. Et de manière générale, on a un médecin et un avocat qui nous suivent tout le temps et qui vérifient tout sur le plan technique. »*

L'interdépendance du documentaire et de la fiction

Le créateur d'*Un Si Grand Soleil* le reconnaît : *« L'asexualité est très difficile à incarner dans une série quotidienne. C'est bien plus facile en documentaire, en article de journal ou en bouquin. Il y a des sujets qui marchent en fiction et d'autres moins bien. »* En France, une série documentaire intitulée *Sex Talk* a effectivement exploré cette thématique récemment. Les dix épisodes qui la constituent prennent la forme de débats décomplexés autour du sexe entre six jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans. Au sein-même de ce petit groupe, plusieurs orientations sexuelles sont représentées dont l'asexualité. Olivia Barlier, réalisatrice de la série, raconte : *« De base, je voulais une variété de profils mais je ne connaissais pas de personnes asexuelles autour de moi. J'ai cherché sur Facebook et sur Internet pour trouver des associations. Je les ai appelés et leur ai expliqué le projet. C'est comme ça que j'ai été mise en contact avec Laurie. Elle était contente qu'on donne une place à l'asexualité dans ce genre de programme. »*

L'orientation sexuelle de la jeune femme n'a pas tardé à enflammer les espaces de commentaires disponibles pour chaque épisode. La créatrice de la série confie que *« certaines personnes étaient surprises, ne comprenaient pas, n'étaient pas très sympa et disaient que ce n'était pas une orientation mais juste un problème psychologique. Il y a aussi eu plein de commentaires bienveillants de gens qui, soit ne*

connaissaient pas soit connaissaient et se reconnaissaient dans le discours de Laurie. C'était un pari réussi à ce niveau-là. » Olivia Barlier ne croit pas pour autant qu'il y ait un format préférentiel pour parler d'asexualité sur nos écrans : « Les documentaires et les fictions ont chacun des avantages et des inconvénients. En documentaire, tu ne vas pas montrer de choses trop intimes alors qu'en fiction tu peux aller plus loin dans la suggestion de celles-ci. Mais le problème de la fiction, que ce soit à propos d'une personne asexuelle ou de n'importe qui d'autre, est un problème de réalisme et de véracité sur la façon dont on fait le portrait de quelqu'un. »



De gauche à droite : Andrew, Riv, Thaïs, Jirès, Laurie et Raphaël forment la bande de Sex Talk

© France tv Slash

Sébastien Garnero penche plus du côté des œuvres de fiction. « *Un documentaire ne renverra pas à la question du mythe, de quelque chose partageable par tous. C'est le principe de la fiction et des œuvres littéraires. Ça touche quelque chose de mythique, de l'inconscient collectif.* » indique le docteur en psychologie. « *Dans un documentaire, c'est plutôt la différence qui va frapper. Ça créera une distance. Dans la fiction, il y a des phénomènes d'identification qui vont se faire de façon plus importante.* »

L'année 2020 est d'ores et déjà cruciale pour l'asexualité et sa visibilité médiatique. Avec l'arrêt de la série BoJack Horseman fin janvier, la cause asexuelle va perdre son dernier porte-drapeau télévisuel. Pour l'heure, la question du format à privilégier reste donc anecdotique. Il faut écrire, tout simplement.